

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La deuxième bataille d'Ypres
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339676>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA DEUXIÈME BATAILLE D'YPRES

La surprise des gaz asphyxiants.

Le 23 avril, le grand quartier-général allemand communiqua l'information suivante :

« Dans la soirée d'hier, nous avons dirigé une attaque de notre front de Steenstraat à l'est de Langhemarcq, contre les positions ennemies au nord et au nord-est d'Ypres. Nos troupes ont avancé d'un élan, sur une largeur de neuf kilomètres, jusqu'aux hauteurs sud de Pilkelm et à l'est de cette localité.

» En même temps, au cours d'un combat acharné, elles ont enlevé le passage sur le canal d'Ypres, près de Steenstraat et de Het-Sas, et se sont installées sur la rive occidentale.

» Les localités de Langhemarcq, de Steenstraat, de Het-Sas et de Pilkelm ont été prises. Au moins 1600 Anglais et Français et 30 canons, dont quatre pièces lourdes anglaises, sont tombés entre nos mains. »

Ce même jour, 23 avril et le lendemain, l'état-major français confirmait la nouvelle de Berlin, mais en ajoutant la façon dont le résultat avait été obtenu. Les Allemands avaient employé, en grande quantité, des bombes asphyxiantes, dont l'effet avait été senti jusqu'à deux kilomètres en arrière des lignes alliées. Une lourde fumée jaune, partant des tranchées allemandes et poussée par le vent du nord, avait pro-

duit sur les troupes un effet complet d'asphyxie jusque dans les positions de deuxième ligne.

Un supplément d'enquête, notamment l'interrogatoire des prisonniers allemands, établit que le procédé avait fait l'objet d'une préparation méthodique. Outre les bombes, un matériel spécial, des récipients de métal munis de tubes avec robinets, avait été construit, et des batteries de ces récipients réparties sur le front pour un emploi généralisé par un vent favorable.

Afin d'éviter que les émanations atteignent les servants des batteries et les combattants allemands, les soldats étaient pourvus d'engins protecteurs. Dans les troupes d'attaque du 22 avril, certains hommes avaient la tête recouverte de masques volumineux, les faisant ressembler à des scaphandriers; les autres, plus nombreux, portaient sur le nez et sur la bouche une muselière en caoutchouc, en forme de groin, fixée à l'aide d'une élastique passant derrière la nuque. Son extrémité était formée par une paroi percée de plusieurs trous avec, à l'intérieur, un tampon imprégné d'une substance neutralisant les effets des gaz. L'aspiration se fait à travers le tampon, et l'expulsion de l'air aspiré se produit au moyen d'un dispositif métallique placé sur le côté de l'appareil.

Quant aux effets, ils étaient non seulement mortels, — ce que l'on ne saurait reprocher, naturellement, à une arme de guerre, si elle était loyale, — mais très douloureux. Les hommes, expose la commission d'enquête, ressentaient immédiatement des picotements et une irritation intolérable dans la gorge, le nez et les yeux, ainsi que des suffocations violentes et de fortes douleurs de poitrine accompagnées d'une toux incoercible. Beaucoup tombèrent pour ne plus se relever. D'autres, essayant vainement de courir, durent, sous les balles et les obus, se replier en titubant, en

proie à des souffrances cruelles et pris de vomissements dans lesquels apparaissaient des filets de sang. La plupart de ceux qui échappèrent furent malades plusieurs jours. Un certain nombre d'entre eux, malgré les soins prodigués, ne tardèrent pas à succomber à la suite d'accidents pulmonaires causés par l'asphyxie.

L'état-major anglais joignit ses explications à celles de ses alliés. La surprise avait été machinée sur la gauche britannique, dans le voisinage de Bixschoote et de Langhemarcq, au nord du saillant d'Ypres. L'attaque allemande avait débuté par un violent bombardement au moyen d'un grand nombre d'engins produisant des gaz asphyxiants. La quantité produite témoignait d'une volonté bien arrêtée de se servir de ce procédé contraire aux stipulations de la convention de La Haye, dont l'Allemagne est co-signataire, et d'une longue préparation. « La fausse accusation, continuait l'état-major anglais, portée contre nous, la semaine dernière, par les Allemands, d'employer des gaz asphyxiants s'explique maintenant ; il s'agissait évidemment d'essayer de répondre par avance aux critiques des neutres. »

Depuis une quinzaine de jours, en effet, — la première mention a été, sauf erreur, du 9 avril, — les communiqués allemands alléguaient l'emploi de gaz stupéfiants ou asphyxiants tant par les Russes que par les Français et les Anglais. Lorsque se produisit la surprise du 22 avril, avec ses effets cruels, et la preuve évidente que l'état-major allemand laissait protester la signature de son gouvernement à La Haye, l'impression fut aussitôt, dans de nombreux cercles de l'opinion publique, que les Allemands avaient organisé, par avance, une manœuvre morale qui les mît au bénéfice d'une provocation. La remarque du maréchal French parut justifiée.

Ce ne pouvait être toutefois qu'une supposition,

et cette supposition serait restée gratuite si, postérieurement, l'autorité allemande n'avait fourni le fondement qui lui manquait. Sentant apparemment le besoin d'une justification plus solide que de simples affirmations sans preuve, la légation d'Allemagne en Suisse, — peut-être en a-t-il été de même dans d'autres États neutres, — saisit les journaux de l'explication suivante :

Berne, le 12 juillet 1915.

La presse ennemie, ainsi qu'une partie de la presse neutre, publient sans cesse des attaques contre l'Allemagne au sujet de l'emploi des gaz asphyxiants.

Qu'il nous soit donc permis de constater une fois de plus que les Français et les Anglais ont fait usage de cette méthode de guerre longtemps avant l'armée allemande.

Ce fait a été annoncé dans les communiqués du quartier général allemand des 14, 16, 17 et 22 avril 1915. Mais il ressort également d'un document français, à savoir d'un communiqué du ministère de la guerre français. Ce communiqué date du 21 février 1915 ; il est donc de deux mois antérieur à la riposte allemande. Il démontre que l'emploi de gaz asphyxiants a été méthodiquement préparé par les autorités militaires françaises.

Voici le communiqué en question :

« Ministère de la guerre, 21 février 1915.

Notice sur les engins suffocants.

» Les engins suffocants constitués par l'Établissement central renferment un liquide qui, après explosion, répand dans l'air des vapeurs irritantes pour les yeux, le nez et la gorge.

» Ils sont de deux sortes : les grenades et les cartouches.

Grenades.

» Les grenades ont la forme ovoïde. Leur diamètre au centre est de 6 cm., leur hauteur est de 22 cm., leur poids de 400 gr.

» Elles sont destinées aux petites distances et préparées pour être lancées à la main.

» Elles portent une étiquette pendante qui indique le mode d'emploi. Elles sont allumées avec un petit frotteur collé sur une étiquette et doivent être jetées ensuite immédiatement.

» Elles explosent sept secondes après l'allumage. Un petit couvercle en laiton et un bouchon vissé protègent l'extrémité de la fusée d'allumage. Leur but est de rendre intenable les abords de l'endroit où elles explosent. Leur efficacité est fortement diminuée par un grand vent.

Cartouches.

» Les cartouches sont de forme cylindrique. Leur diamètre est de 28 mm., leur hauteur de 10 cm. et leur poids de 200 gr.
 » Elles sont destinées à agir à des distances plus grandes que les grenades.

» Sous un angle de départ de 25 degrés, elles tombent à 230 m. Elles sont à percussion centrale et sont lancées avec le fusil lance-cartouche éclairantes.

» La poudre allume une petite fusée intérieure qui fait éclater la cartouche cinq secondes après qu'elle a quitté le canon du fusil.

» Leur but est le même que celui des grenades, mais en raison de la bien moindre quantité de liquide qu'elles renferment, il est nécessaire d'opérer par salves.

» Précautions à prendre pour l'attaque des tranchées dans lesquelles on a projeté des engins suffocants.

» Les vapeurs répandues par les engins suffocants ne sont pas délétères, au moins à faible dose, et leur action n'est que momentanée ; elle dure un temps variable suivant les circonstances atmosphériques.

» Il convient donc d'attaquer les tranchées où des grenades avaient été projetées et que l'ennemi n'aurait pas évacuées avant que les vapeurs aient complètement disparu. Les trous d'assaut devront alors être munies de lunettes destinées à garantir les yeux. Elles devront être averties, en outre, que le picotement désagréable qu'elles ressentiront dans le nez et dans la gorge n'est pas dangereux et n'entraîne aucune complication persistante. »

Ce communiqué français ne permet plus aucun doute. Il prouve que les Français se sont servis les premiers de gaz asphyxiants. Leurs reproches adressés à l'armée allemande sont donc particulièrement déplacés. ROMBERG.

Pas n'était besoin d'être grand clerc en exégèse pour prévoir la réponse qu'appellerait cette explication. Elle fut immédiate. Les journaux suisses en furent saisis le 16 juillet par l'intermédiaire de l'agence Havas :

Les journaux suisses publient un communiqué officiel de la légation d'Allemagne à Berne, destiné à prouver que les « Français se sont servis les premiers de gaz asphyxiants ». Pour administrer cette preuve, la légation allemande fait état d'une note française du 21 février 1915, dans laquelle sont donnés des

conseils relatifs à l'emploi de grenades et de cartouches suffocantes. Il suffit de lire cette note pour voir que l'assimilation tentée entre les engins suffocants, dont elle explique l'usage, et les bombes à fumées asphyxiantes utilisées chez nos ennemis témoigne d'une mauvaise foi absolue.

Ainsi que le dit formellement la note française, les vapeurs répandues par les engins suffocants ne sont pas délétères, et leur effet n'est que momentané. La note avertit les troupes qui « doivent occuper les tranchées avant que les vapeurs aient disparu, que le picotement désagréable qu'elles ressentiront dans le nez et la gorge ne présente aucun danger et n'entraîne aucune complication ».

Obliger l'ennemi à évacuer les tranchées au moyen d'un procédé qui ne causerait aucun désordre sérieux et durable à l'organisme des combattants, tel est le problème que l'état-major français s'était efforcé de résoudre, et son souci d'humanité apparaît nettement dans la note officielle publiée par la légation d'Allemagne à Berne.

On chercherait vainement la trace d'un souci analogue dans les procédés de l'état-major allemand. Ses fumées asphyxiantes ont pour but et pour résultat de provoquer de graves désordres dans l'organisme. Elles ont causé de nombreux décès, aussi bien d'ailleurs parmi les troupes allemandes que parmi les troupes alliées.

Entre les engins de nos adversaires et ceux décrits dans la note du 21 février, il y a la même différence qu'entre une boule puante et une aspersion de vitriol.

Discuter la légitimité ou la loyauté du procédé des gaz délétères n'appartient pas à la présente étude. Il suffit de constater que l'autorité allemande a confessé son illégitimité puisqu'elle a éprouvé le besoin d'en rejeter la responsabilité sur ses adversaires. C'est là ce qui constitue la manœuvre morale montée à l'avance et avec soin, comme l'établissent, entre autres, les communiqués cités par M. de Romberg.

Le premier, omis dans la série, celui du 9 avril, se borne à dire qu'en Argonne, les Français ont « de nouveau » fait usage de gaz stupéfiants. Celui du 14 contient une indication inédite intéressante : l'emploi des gaz se fait au moyen de « mines » et ils répandent « une épaisse fumée jaunâtre ». Pour celui du 16, les Français « lancent

toujours plus de bombes remplies de gaz asphyxiants et de balles d'infanterie explosibles ». Celui du 17 passe aux Anglais; ils ont « eux aussi » employés à l'est d'Ypres des grenades et des bombes dégageant des gaz asphyxiants. Et le 22 la surprise se produit.

Cette préparation savamment graduée de l'opinion publique ne manque pas d'habileté. Pourtant, il y a au moins une faille. Il est curieux d'observer que les « mines » et « l'épaisse fumée jaunâtre », mises par le communiqué du 14 avril au compte des Français, ne répondent nullement au document invoqué par M. de Romberg, tandis qu'ils répondent très exactement au procédé et à la nature des gaz qu'emploieront les Allemands.

Dans tous les cas, l'explication du 12 juillet a laissé à désirer. Peut-être a-t-elle suffi en Allemagne. Dans un pays neutre, où les esprits n'ont pas à s'émotionner jusqu'à la cécité par exaltation patriotique, orgueil national ou haine de l'ennemi, c'était une entreprise chimérique de chercher à créer la confusion entre un gaz qui picote les narines et un gaz qui brûle les poumons. De cette manœuvre morale accessoire des gaz asphyxiants, il n'y a lieu de retenir que la persistance du procédé de l'équivoque. On retrouve, dans ce nouveau domaine, ce que l'on a vu à Liège, équivoque entre la ville et les forts; dans le nord de la France, équivoque entre l'opération de la Meuse et la prétendue nouvelle bataille de Reims; ce que l'on a vu sur la Marne et l'Aisne, équivoque entre la retraite imposée et la défensive-offensive. Même dans les accessoires, la méthode ne se démentit jamais.

Il semble que les gaz asphyxiants en aient fourni une seconde preuve. Quelques jours après l'échange d'observations qu'on vient de voir, soit à la fin de juillet, le quartier général allemand fit passer une nouvelle note dans les journaux. Sous le titre *Un aveu*

du commandement français, cette note reproduisait un ordre de régiment du 112^e d'infanterie française, exposant notamment que les obus asphyxiants employés par les Allemands, dans une attaque du 20 juillet, en Alsace, contenaient un produit répandant une odeur très forte, provoquant même les larmes et la toux, mais pas capables de déterminer un empoisonnement. Ces obus, disait l'ordre de régiment, peuvent amener des difficultés dans la respiration, mais non asphyxier au sens propre du terme. En somme, la respiration de ces gaz est très désagréable, mais peu dangereuse.

Sur quoi, la note constatait que les Français, après avoir les premiers employés des obus contenant un gaz poison, avaient accusé partout les Allemands de l'avoir fait. Pourtant, ils savaient, — l'ordre du 112^e régiment en témoigne, — la fausseté de leurs accusations. Eux-mêmes reconnaissent que les gaz allemands ne sont pas mortels, pas même dangereux, mais seulement désagréables à respirer.

Cette justification n'offre qu'un inconvénient, mais il est capital. Que le 20 juillet, des gaz non mortels aient été employés en Alsace ne prouve pas qu'il en ait été de même en avril, dans les Flandres. On s'étonnerait plutôt du retard de la protestation, et l'on serait disposé à croire que l'indignation soulevée par le procédé, et la tache qu'il imprime sur la réputation des chefs responsables, aient amené à demander d'autres formules, entre avril et juillet, aux chimistes du service des munitions.

La surprise tactique au début de la bataille.

Les troupes anglo-françaises formant le saillant d'Ypres étaient disposées comme suit :

De Steenstraat par Langhemarck à la route de Poelkappelle, une division française du général Putz formait le front nord. De cette route à celle de Poelkappelle à Becelaere, la division canadienne était face au nord-est. De là, dans la direction du sud, par l'est de Zonnebeke jusqu'à un point à l'ouest de Becelaere, une division anglaise, prolongée par les troupes du 5^e corps d'armée britannique dans la direction de la cote 60 et de Saint-Eloi, tenait le front est.

De ce corps, quatre bataillons étaient en réserve divisionnaire à Ypres, avec un bataillon de la division canadienne. Une brigade canadienne y constituait une réserve d'armée. Enfin une brigade d'infanterie, qui avait beaucoup souffert des combats de la cote 60, avait été retirée à Vlamertinghe.

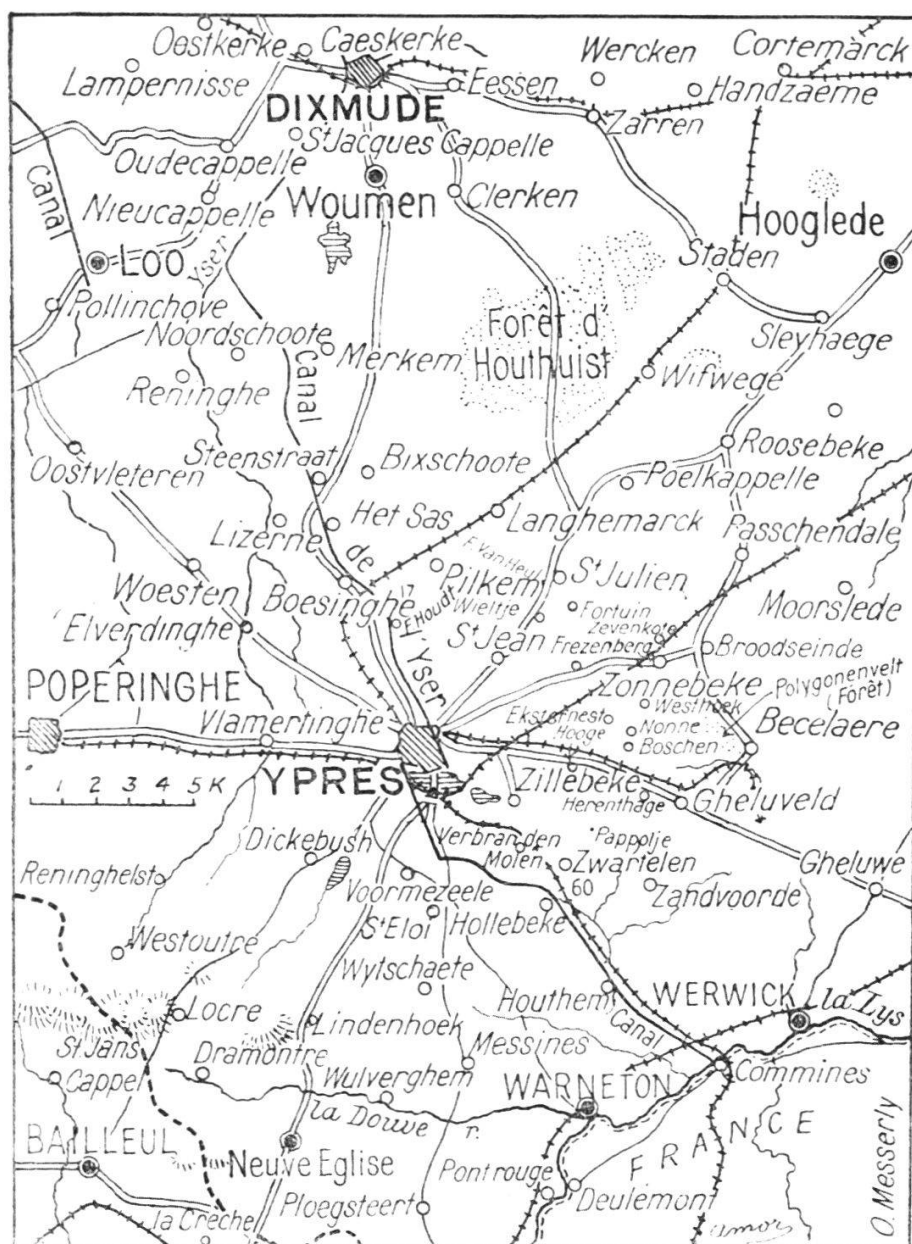
Le secteur de l'armée belge s'étendait à la gauche de la division française, de Steenstraat à Dixmude et au delà.

LA VERSION RÉELLE

L'action commença le 22 avril à 17 heures. Après un vigoureux bombardement de l'ensemble des positions, les Allemands attaquèrent la division française, et pour la première fois les gaz asphyxiants firent la conquête d'un champ de bataille.

Le maréchal French a donné une description de la scène, dans un compte-rendu de la bataille publié au début de juillet et qui, peut-être, fut l'occasion des essais d'explication allemands.

« Ce qui suivit, dit-il, défie toute description. L'effet



des vapeurs empoisonnées fut si violent que toute action fut rendue impossible sur toute la ligne occupée par la division française. Impossible à qui que ce fût de se rendre compte de ce qui arrivait. La fumée et les vapeurs empêchaient de voir. Des centaines d'hommes se trouvèrent dans un état comateux, et en moins d'une heure la position entière dut être abandonnée ainsi que 50 canons environ.

» Je tiens par-dessus tout à répudier toute idée de blâme le plus léger à l'adresse de la division française. Après les exemples de courage audacieux et opiniâtre dont nos valeureux alliés ont donné l'exemple dans les situations critiques où ils se sont trouvés pendant le cours de cette campagne, il serait absolument superflu de m'étendre sur cet incident, et je ne ferai qu'exprimer ma conviction absolue que si des troupes quelconques au monde avaient été capables de défendre leurs tranchées contre une attaque à la fois aussi inattendue et aussi traîtreusement menée, la division française aurait tenu ferme. »

Ayant ainsi déblayé le terrain, l'offensive allemande parvint, à sa droite, au canal de l'Yser, sur lequel elle saisit le pont de Steenstraat, et s'empara même de quelques ouvrages de la rive occidentale, au sud de Lizerne. Au centre, entre Bixschoote et Langenmarck, elle refoula les Français au nord et au sud de la voie ferrée de Stalden à Ypres jusqu'aux approches du canal.

Ce recul entraînait un double danger : à occident de laisser les Allemands pénétrer en coin entre le général Putz et l'armée belge ; à l'aile est de découvrir la division canadienne et de la contraindre à suivre le recul. Ce double danger était accru par la diminution de l'artillerie française et par la perte d'une batterie lourde anglaise qui, en position derrière la gauche du général Putz, avait dû être abandonnée dans la bagarre.

La réserve dut marcher. Elle vint à la rescousse des Canadiens qui avaient mis toute leur solide opiniâtreté à maintenir leur position. Des contre-attaques répondirent aux assauts de l'ennemi, des troupes françaises revinrent aussi à la charge, et, finalement, le 23, à 10 heures du matin, le contact était rétabli entre Français et Canadiens et un nouveau front était

formé à 700 m. environ à l'est du canal. Pour parer aux inconnues du côté belge, une partie de la réserve avait été mise à la disposition du général Putz.

La situation n'en restait pas moins précaire. Profitant de sa supériorité en canons, l'ennemi continuait à manifester une extrême activité sur tout le front. Elle s'accrut encore, au cours de la journée du 23, par l'entrée en ligne d'une artillerie lourde venue de la côte d'Ostende. De nouvelles troupes du 5^e corps d'armée britannique durent intervenir; leurs vigoureuses contre-attaques maintinrent le front.

Un échange d'idées avait eu lieu le matin du 23 entre le maréchal French et le général Foch, commandant le groupe des armées françaises du Nord. Le général Foch avait commandé des renforts importants et se proposait de repasser à l'attaque à leur aide et de rétablir le front primitif. Leur arrivée serait l'affaire de quelques jours. En attendant, il était de la plus haute importance que les Canadiens pussent tenir.

Ceci se passait avant l'établissement du nouveau front. Le maréchal French se déclara d'accord, étant entendu, cependant, que si l'action devait tarder, d'autres dispositions seraient convenues, car il ne serait pas possible de laisser longtemps les troupes anglaises dans la situation exposée où les derniers événements les avaient placées. En attendant, ordre fut envoyé à deux brigades du 3^e corps d'armée britannique et à la division de Lahore du corps indien de venir en renfort du front d'Ypres.

Les Allemands ne pouvaient considérer la partie perdue. Ils devaient sentir la situation critique de l'adversaire, son infériorité en artillerie, entre autres, et pouvaient espérer aussi que leur nouveau mode d'action continuerait à leur procurer les avantages qu'ils en avaient déjà retirés. La matinée du 24 avril

leur apporta, en effet, deux succès. Au point de jonction franco-belge, sur la rive occidentale du canal, une attaque faite au petit jour mit en leur possession le village de Lizerne. Et au point de jonction franco-anglais, sur la gauche canadienne, ils pénétrèrent dans le front de défense près de Saint-Julien. Ici aussi le village passa entre leurs mains. La lutte fut très vive dans cette région pendant toute la journée et pendant celle du lendemain. Le 24, une contre attaque, sans rendre Saint-Julien aux Anglais, enraya les progrès de l'ennemi. Celui-ci ne dirigea pas moins de six attaques contre les Canadiens qui maintinrent leurs positions et la liaison avec la droite française.

Le 26, la division de Lahore avec une division de cavalerie intervint dans la lutte au point de jonction. L'ennemi fut repoussé quelque peu vers le nord, mais continuellement des dégagements de gaz asphyxiants retenaient les assauts. Plus à droite, une brigade d'infanterie du Northumberland n'en parvint pas moins à avancer du côté de Saint-Julien ; elle pénétra même dans la localité et occupa pendant un certain temps le sud du village. Les gaz asphyxiants aidèrent à la chasser de nouveau ; elle s'installa plus au sud. Son chef, le brigadier-général Riddel fut tué dans cette affaire.

Au point de jonction franco-belge, le succès allemand de Lizerne avait été suivi d'un revers. Français et Belge avaient repris le village.

LA VERSION FRANÇAISE

On a mis en présence, au début du présent chapitre, les entrées en matière des trois récits de la bataille donnés par les belligérants. Le communiqué français du 23 avril, 15 heures, constate la retraite et sa di-

rection, aile gauche vers l'ouest, aile droite vers le sud. Il ne dit pas, cependant, jusqu'où la retraite a été portée et que l'ennemi s'est emparé du passage du canal à Steenstraat. Il tranquillise même immédiatement les esprits en exposant que l'attaque ennemie est enrayée, qu'une contre-attaque a permis de regagner du terrain. Sous le revers des atténuations relatives à l'amplitude du mouvement de recul, ces renseignements répondent aux événements. Le télégramme est exactement de 15 h. 10; le front allié était rétabli depuis 10 heures, grâce à la contre-attaque des Canadiens et des Français appuyés par la réserve divisionnaire.

Le récit continue comme suit :

24 avril, 7 heures. — La surprise provoquée par les bombes asphyxiantes dont se sont servis les Allemands au nord d'Ypres n'a pas eu de suites graves. Notre contre-attaque, vigoureusement appuyée par les troupes britanniques à notre droite, et soutenue également par les troupes belges à notre gauche, s'est développée avec succès.

Les troupes anglo-françaises ont gagné du terrain vers le nord, entre Steenstraat et la route d'Ypres à Poelkapelle. Nos alliés ont fait des prisonniers appartenant à trois régiments différents.

Le second télégramme du 24 donne les renseignements complémentaires que l'on sait sur l'apparition des gaz. Il répète que la contre-attaque du 23 a permis de regagner une partie du terrain perdu, que la situation est complètement consolidée et que l'action se poursuit dans de bonnes conditions. Ainsi se manifeste, d'une part, le souci de ne pas laisser l'opinion publique s'exagérer les dangers qui sont résultés de l'emploi inattendu d'un nouveau procédé de combat, contre lequel la lutte n'a pas été préparée et dont les débuts ont montré l'efficacité. D'autre part, le télégramme répond aux intentions et à l'espérance des chefs alliés, dont les mesures tendent

à la reprise complète du terrain perdu et au rétablissement de l'ancien front. Les esprits ainsi tranquilisés, les intentions traduites, et la réparation du dommage commencé, le télégramme suivant en dira l'étendue en même temps qu'une nouvelle réparation. C'est le renouvellement du procédé connu :

25 avril, 7 heures. — Au nord d'Ypres, les Allemands, dans la nuit de vendredi à samedi (23 au 24) et dans la journée de samedi, ont tenté un effort violent pour exploiter la surprise provoquée avant-hier par leurs gaz asphyxiants. Cet effort a échoué.

Samedi, à l'aube, ils avaient réussi à enlever, sur la rive gauche de l'Yser, le village de Lizerne. Une vigoureuse attaque de nos zouaves et des carabiniers belges nous a rendu le village, que nous avons bientôt dépassé.

Nous avons sensiblement progressé sur notre gauche en liaison avec l'armée belge, plus lentement sur notre droite. Les troupes britanniques ont été l'objet pendant ce temps d'une violente attaque; elles y ont riposté par une contre-attaque immédiate dont les résultats ne sont pas encore connus.

15 heures 15. — Nos contre attaques se poursuivent avec succès, en étroite liaison avec nos alliés. Les Allemands, qui ont attaqué avec deux corps d'armée, ont continué à employer, dans la journée d'hier, des gaz asphyxiants; certains projectiles, non éclatés, en contiennent une forte quantité.

Nous avons sensiblement progressé vers le nord, sur la rive droite du canal de l'Yser.

Les troupes britanniques, malgré la violente attaque signalée hier soir, ont maintenu à notre droite toutes leurs positions.

26 avril, 7 heures. — Au nord d'Ypres, le combat continue dans de bonnes conditions pour les troupes alliées. Les Allemands ont attaqué sur plusieurs points du front britannique dans la direction N.-S. et N.-E.-S.-O.

De notre côté, nous avons progressé sur la rive droite du canal par de vigoureuses contre-attaques.

14 heures. — Des attaques allemandes débouchant de Paschendaele et de Broodseinde ont été arrêtées par les troupes britanniques. L'ennemi a alors bombardé Ypres violemment. Notre action se poursuit au nord du canal de l'Yser.

27 avril, 7 heures. — Nous avons fait, sur la rive gauche du front de combat, des progrès très sensibles et refoulé l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes. Les Allemands se sont de

nouveau servis de gaz asphyxiants, mais un moyen de protection a été mis en service, qui a donné les meilleurs résultats chez nos alliés belges et chez nous.

LA VERSION ANGLAISE

Pendant ces trois journées, le récit des télégrammes anglais paraît conforme à la théorie établie à l'occasion de la bataille de Neuve-Chapelle. Sobre de détails, il se borne à résumer brièvement les grandes lignes des mouvements et dit les faits principaux, même défavorables, en deux ou trois mots catégoriques.

La dépêche du 23 avril a montré l'effet de la surprise des gaz sur la division française. Elle ajoute :

« Les Français furent obligés de se retirer de nuit, hors de la zone des gaz. Ils se replièrent vers le canal. Le front britannique resta intact, sauf à l'extrême gauche où il a fallu remanier notre ligne, afin de se conformer à la nouvelle ligne française.

» Le combat continue dans la région au nord d'Ypres. »

Du 24 au 26 se produisent les péripéties décrites dans la version réelle. La dépêche du 27 avril conclut :

« Le violent combat continue au nord-est d'Ypres.

» La situation générale est sans changement.

» Les Allemands profitant de l'affaiblissement momentané de notre ligne, se sont emparés de St-Julien. »

« ... Au cours de ces trois journées nous avons infligé des pertes très fortes aux Allemands ; nous avons subi également de fortes pertes. »

Voilà le public anglais incontestablement au courant. Une attaque traîtreuse allemande, obligeant les Français surpris à reculer a découvert la gauche britannique. Cette gauche s'est repliée pour conserver la liaison avec l'allié ; le reste du front s'est maintenu,

quoique affaibli. Mais, ultérieurement, les Allemands ont pu profiter de cet affaiblissement; de nouvelles attaques ont enlevé St-Julien, vers la gauche du front. Elles n'y sont pas parvenues sans pertes; celles-ci ont été très fortes; mais celles des troupes anglaises aussi ont été fortes.

Aucune récrimination d'ailleurs; il n'est même pas question du rôle joué par les gaz dans la perte de St-Julien; il n'en sera question que beaucoup plus tard, quand viendra le compte-rendu général de la bataille.

LA VERSION ALLEMANDE

Le communiqué du 23 avril a exposé le caractère décisif de l'attaque menée au nord d'Ypres, la prise des localités de Steenstraat, de Het-Sas, de Pilkem enlevées d'un seul élan, le canal de l'Yser franchi près de Steenstraat et de Het-Sas, des Anglais et des Français prisonniers, 30 canons capturés dont quatre pièces lourdes anglaises. Ce n'est qu'un début. La suite le confirmera : « Toutes les tentatives de l'ennemi de nous disputer le terrain conquis au nord et à l'est d'Ypres, dira la dépêche du 24 avril, ont échoué. Au nord d'Ypres, une importante attaque française et au nord-est d'Ypres, près de Saint-Julien, une attaque anglaise, ont échoué avec de grandes pertes. Une autre attaque ennemie sur la route d'Ypres à Bixschoote et à l'est de celle-ci a eu le même sort. A l'ouest du canal, la localité de Lizerne a été prise d'assaut par nos troupes la nuit dernière.

» Le nombre des prisonniers français, anglais et belges s'est élevé 2470 hommes. 35 canons avec des munitions, ainsi qu'un grand nombre de mitrailleuses, beaucoup de fusils et d'autre matériel de guerre sont tombés entre nos mains. »

Le récit entamé sur ce ton-là continuera de même tous les jours qui suivront :

25 avril. — Nous avons remporté de nouveaux succès. Le terrain conquis le 23, au nord d'Ypres, a été maintenu hier également contre les attaques ennemies. Plus à l'est, nous avons continué notre attaque. Nous avons pris d'assaut la ferme de Sotaert, au sud-ouest de St-Julien, ainsi que les localités de St-Julien et de Kerselære, et nous avons avancé victorieusement près de Grafenstafel. Au cours de ce combat, environ mille Anglais ont été faits prisonniers et nous avons pris plusieurs mitrailleuses.

Une contre-attaque anglaise contre notre position à l'ouest de St-Julien a été repoussée ce matin, avec les plus grandes pertes pour l'ennemi.

26 avril. — Les combats ont continué près d'Ypres, sur la rive occidentale du canal. Le village de Lizerne, que les Français prétendent avoir repris, est en notre possession. Le terrain conquis sur la rive orientale du canal a été également conservé. Le nombre des canons pris à l'ennemi s'est élevé à 45, parmi lesquels quatre canons lourds anglais.

Au nord-ouest de Zonnebeke, nous avons continué nos attaques et nous avons fait prisonniers plus de mille Canadiens. Le nombre total des prisonniers se monte ainsi à cinq mille. Un mélange curieux de races : des nègres du Sénégal, des Anglais, des turcos, des Hindous, des Français, des Canadiens, des zouaves et des Algériens se trouvaient rassemblés sur ce point dans un espace relativement restreint.

27 avril. — Les Anglais ont attaqué, avec de très forts effectifs, la nouvelle ligne de nos positions au nord et au nord-est d'Ypres, ligne qui s'étend à trois ou quatre kilomètres de distance au sud de l'ancienne, du nord de la ferme d'Houdt sur le canal de l'Yser jusque du côté de St-Granenstafel, en passant par St-Julien. Les attaques que l'artillerie avait en partie prises par derrière, au sud-est d'Ypres, ont déjà complètement échoué sous notre feu, avec des pertes extrêmement lourdes.

Les maisons de Lizerne, complètement détruites par l'artillerie ennemie, ont été évacuées par nous la nuit dernière. Nous tenons toujours la tête de pont située à proximité, à l'est de cette localité, sur la rive gauche du canal.

Au cours des combats livrés jusque près d'Ypres, nos troupes ont pris 50 mitrailleuses.

Nous avons commencé à bombarder avec un succès manifeste la localité de Poperinghe, nœud important de voies ferrées et siège principal d'étape, situé à environ douze kilomètres d'Ypres.

A la lecture de cette série de dépêches ardentes, le public allemand peut-il autrement qu'être convaincu de la victoire, victoire définitive au bout de laquelle il entrevoit la prise d'Ypres, le front allié troué, les dernières Flandres conquises et la marche en France, vers Paris ou vers Calais, recouvrée ? Que Lizerne ait été évacué, après que la veille le quartier-général se faisait un triomphe d'y être encore, il n'y a pas là de quoi justifier le doute. Lizerne est détruit, qu'y faire encore ? La grosse affaire, est le passage sur le canal, et ce passage les troupes le tiennent. Elles ne le tiennent pas sans motif, comme bien l'on pense ; leur succès est un début dont le bombardement de Poperinghe est la suite ; il les conduira sur la ligne de ravitaillement et de retraite de l'ennemi, c'est-à-dire derrière le saillant d'Ypres. L'attaque victorieuse dès le 23 avril a été portée à ce stade culminant le 26 déjà ; le triomphe ne tardera guère.

* * *

La comparaison des trois versions est des plus intéressantes.

La version française, diplomatique, nuance l'action au gré de ses péripéties, dose les aveux, choisit leur heure. Le public sait qu'il y a eu un revers, un revers point déshonorant d'ailleurs puisque dû à une infériorité momentanée devant une arme déloyale. Il a l'espoir que la suite corrigera tout ; déjà la déloyauté voit son arme lui échapper, la réparation a commencé ; il suffit d'envisager avec confiance le lendemain, même encore un peu incertain.

La version anglaise, version de fait. Il y a eu revers, revers coûteux et non encore absolument corrigé. Mais le peuple peut se confier à la tenacité de ses troupes ; elles ne lâcheront que s'il n'est humainement plus possible autrement. Il sera assez tôt alors de concevoir des regrets et d'aviser.

La version allemande à effets prononcés, absolue en tout, coupant les ponts, et finissant sur une équivoque. Car le bombardement de Poperinghe est de la poudre aux yeux des civils plus qu'une action de guerre efficace. Bombardement à très longue portée, il agit non seulement de derrière un front à ce moment butté à la résistance de l'adversaire, mais ce front lui-même a esquissé un recul précisément sur la rive où il devrait avancer pour donner une signification tactique au bombardement. Manœuvre morale de nouveau, destinée à agir sur l'esprit public au moment où la manœuvre militaire semble perdre de son efficacité.

Cela ne signifie pas que, dans leur esprit général, les trois versions nè soient pas exactement subordonnées aux intentions ou aux espérances des chefs des armées. Le chef français a commandé des renforts au moyen desquels il est résolu à regagner ses anciennes positions. Le chef allemand a éprouvé le succès de son moyen d'attaque inédit ; il sent aussi qu'il a la supériorité du canon ; il ne doute pas que l'avenir ne confirme et ne complète le présent. Le chef anglais est prêt à seconder son camarade français, mais à la condition que de trop longs retards d'exécution ne compromettent pas la position aventurée de ses troupes. Dans ce cas, il se verrait contraint de prendre les mesures qui diminueraient leurs risques.

La retraite anglaise.

PREMIER MOMENT

Le 4 mai, le maréchal French a adressé la communication suivante à son gouvernement :

« La perte de terrain, résultant de l'emploi de gaz asphyxiants par les Allemands, la semaine dernière, nous a obligés de remanier notre ligne devant Ypres. Ce remaniement, commencé ces derniers jours, a été complété hier soir avec succès. La nouvelle ligne court vers l'ouest, dans la direction de Zonnebeke. »

Que s'est-il passé ? Les informations anglaises de la semaine écoulée ont été à peu près nulles. Le 28 avril, un communiqué a fait savoir que les opérations, menées de concert avec les Français, avaient arrêté les attaques allemandes qui, à cette date, ne s'étaient pas renouvelées. Le 1^{er} mai encore, aucun changement ne s'était produit devant le front britannique. Les dépêches françaises n'ajoutent pas grand' chose à ce renseignement ; elles parlent surtout de la lutte qui se poursuit vers Steenstraat en liaison avec les Belges. L'information principale au sujet des Anglais est la dépêche du 3 mai, qui mentionne deux attaques allemandes aux gaz asphyxiants, l'une au nord d'Ypres, près de St-Julien, l'autre à l'est, à la cote 60, et sans succès toutes deux. Néanmoins, les Anglais se sont repliés, puisqu'ils l'annoncent eux-mêmes.

La version allemande fournira-t-elle la clef du mystère ? Probablement, car elle est très catégorique, suivant l'usage. Les Anglais ont été battus tout simplement et ont dû céder devant une attaque victorieuse :

28 avril. — Dans les Flandres, les Anglais ont tenté hier encore de reconquérir le terrain perdu. Après midi, ils ont com-

mencé à prononcer des deux côtés de la route d'Ypres, à Pilkem, une attaque qui a complètement échoué à 200 m. devant notre position. Une seconde offensive anglaise, plus à l'est, a eu le même résultat dans la soirée. Là encore l'ennemi a subi de lourdes pertes. Sur la rive occidentale du canal, l'ennemi n'a pas attaqué.

Les communiqués du 30 avril et du 1^{er} mai ne parlent pas des Anglais.

2 mai. — L'ennemi a tenté, après une très violente préparation par l'artillerie, d'attaquer de nouveau notre nouvelle position au nord-est d'Ypres. Les Français ont attaqué énergiquement entre le canal et la route d'Ypres, tandis que les Anglais, à l'est, attaquaient mollement. Ces attaques n'ont donné aucun résultat, à cause, notamment, de notre feu efficace de flanc et d'arrière exécuté par nos détachements de la région de Broodseinde et de Westhoek. Trois mitrailleuses sont restées entre nos mains.

3 mai. — Nous avons attaqué hier avec succès l'ennemi au nord-est d'Ypres, des deux côtés de la route Poelkapelle-Ypres, et nous avons occupé les fermes de Fortuin, au sud-ouest de St-Julien.

4 mai. — Nous avons continué avec grand succès nos attaques du nord et de l'est.

Ce matin, les localités de Zevenkote, Zonnebeke, Westhoek, Nonne, Boschen et la forêt de Polygoneweld, chaudement disputées depuis de nombreux mois, sont tombées entre nos mains. L'ennemi en retraite se trouve sous le feu de flanc de nos batteries au nord et au sud d'Ypres.

5 mai. — Avec les plus grandes pertes, les Anglais reculent dans la direction de la tête de pont, située immédiatement à l'est d'Ypres. La ferme Van Heule, Eksternest, le parc du Château de Herenthage et la ferme de Het-Pappolje, ont été pris par nous.

Deux victoires à la pointe de l'épée. En l'absence d'une version anglaise détaillée, rien ne contredit le récit de Berlin, si ce n'est une dépêche de Paris annonçant une attaque allemande dirigée le 3 mai contre le front britannique au nord d'Ypres et repoussée par les alliés. On doit supposer qu'il ne s'agit là que d'un

moment de l'opération, puisque le lendemain les Anglais admettent leur repli.

Depuis lors, le rapport général du maréchal French a apporté une image très différente de l'événement. La voici :

Les Français avaient réussi à reprendre Lizerne et à progresser quelque peu du côté de Streenstraat et de Het Sas, mais, jusqu'au 28 avril, aucune tentative ne fut renouvelée pour regagner les positions primitives.

Je fis parvenir des instructions à sir Herbert Plumer, qui conduisait les opérations, afin de prendre les mesures nécessaires pour faire retirer les troupes jusqu'à la ligne antérieurement convenue.

Le 29 au matin, j'eus une nouvelle entrevue avec le général Foch. Il m'informa que d'importants renforts allaient arriver pour soutenir le général Putz. Il insista pour que je retardasse l'exécution des ordres de retraite et attendisse le résultat de l'attaque qui devait commencer le 30 de grand matin. Je consentis et envoyai des ordres en conséquence à sir Herbert Plumer.

Cependant, le 1^{er} mai, à 13 heures, les Français n'ayant pu réaliser un progrès appréciable, je fis parvenir à sir Herbert Plumer l'ordre du repli. Le mouvement commença pendant la nuit, et le 4 mai au matin, la nouvelle ligne était occupée.

Je suis d'avis que cette retraite, opérée de propos délibéré et avec un minimum de pertes, fait grand honneur à sir Herbert Plumer et à ceux qui exécutèrent ses ordres. La conduite de cette opération est d'autant plus remarquable que le 2 mai, tandis qu'elle n'était qu'à moitié terminée, l'ennemi dirigea une violente attaque, avec l'accompagnement habituel des gaz asphyxiants, à l'est de St-Julien. En même temps et dans les mêmes conditions, le front à l'est de Fortuin eut une attaque à subir. Dans les deux cas nos troupes furent d'abord chassées de leurs tranchées par les gaz ; mais à l'arrivée de bataillons de réserve et de deux brigades de la division de cavalerie envoyées de Pctiize à leur secours, les tranchées perdues furent regagnées le même soir.

Le 3 mai, pendant que la retraite suivait son cours, le saillant nord fut de nouveau l'objet d'une très violente attaque. Elle fut repoussée avec de grandes pertes pour l'ennemi. Toutes les autres tentatives des Allemands, pendant cette nuit du 3 mai, pour sortir des bois de St-Julien, échouèrent grâce au feu de notre artillerie.

Durant la journée entière du 4 mai, l'ennemi bombardait furieusement les tranchées que nous venions d'évacuer, sans se douter qu'il ne s'y trouvait plus personne. Dès qu'ils se furent rendu compte de notre retraite, les Allemands se mirent à construire des tranchées vis-à-vis de nos nouvelles lignes et à faire avancer leurs canons dans de nouvelles positions. Notre artillerie et nos aéroplanes leur causèrent de grosses pertes pendant ces opérations.

Le rapport répond en tous points aux nouvelles fragmentaires publiées par les états-majors alliés du 23 avril au 5 mai ; elles s'y encadrent exactement. Sa conformité avec la réalité est démontrée, au surplus, par les intentions de retraite nettement affirmées par le commandant anglais à la date du 23 déjà, au lendemain de la surprise des gaz, lors de sa première entrevue avec le commandant français, et renouvelée le 29 dans la deuxième entrevue. Chaque fois, il consent à un ajournement, mais subordonné à la reprise par la division française des positions qu'elle occupait au nord du canal avant la surprise. Cette condition n'ayant pas été réalisée et ne paraissant pas pouvoir l'être dans un délai suffisamment bref, le maréchal French estime devoir mettre à exécution le 1^{er} mai la résolution arrêtée en principe depuis huit jours.

A la vérité, de ce que la résolution fut prise, en principe, depuis si longtemps, il ne résulte pas nécessairement qu'elle ait été exécutée selon la version anglaise, soit de propos délibéré, et non selon la version allemande, sous le coup d'une contrainte imposée par l'attaque ennemie victorieuse. A ce sujet, et si l'on exclut la confiance méritée par un soldat comme le maréchal French affirmant sous sa signature un fait qui lui est personnel, on ne pourrait raisonner que par présomption, en constatant que d'une façon générale les déclarations de l'état-major britannique ont répondu plus exactement à la réalité que celles des bureaux de la presse du quartier-général allemand.

Mais ici, on peut invoquer une nouvelle présomption tirée de la suite immédiate de l'opération, et qui montre que lorsque la retraite fut ensuite imposée par de nouvelles attaques allemandes, le rapport ne manqua pas de le dire ouvertement.

DEUXIÈME MOMENT

Pendant toute la période qui suivit la première rupture de notre front, le 22 avril, expose en effet le maréchal French, toutes nos troupes qui se trouvaient sur ce terrain demeurèrent en butte à un bombardement continu, conduit par un nombre considérable de canons tirant des munitions en quantité illimitée. Il devint bientôt évident que sous un feu pareil il serait impossible de creuser des tranchées suffisantes et de reformer le front au milieu du désordre et de la démoralisation laissés par la première attaque aux gaz, maintenant presque chaque jour renouvelée. Le 8 mai seulement, un moyen de protection put être mis en usage.

Le rapport expose que ce jour-là le bombardement fut particulièrement violent, d'abord sur tout le front, tant à l'est qu'au nord d'Ypres, puis, se concentrant peu à peu sur les lignes de sir Herbert Plumer, formant le saillant. Le feu détruisit complètement les tranchées et causa des pertes énormes. Ensuite, une vigoureuse attaque d'infanterie se produisit, durant laquelle les Anglais durent rompre leurs lignes.

Le maréchal French emprunte le récit de cette rupture au compte rendu de son subordonné, sir Herbert Plumer. Celui-ci raconte que vers 10 h. 15 la droite d'une de ses brigades fut enfoncée, puis le centre, enfin une partie de la gauche. A 12 h. 25, le centre d'une autre brigade, plus à gauche, se rompit

également. Entre temps, trois bataillons avaient été envoyés en renfort ; deux autres arrivèrent pour renforcer la ligne en avant du quartier-général ; une brigade fut tenue en réserve près du château de Vla-mertinghe. A 11 h. 30, une petite troupe ennemie avait essayé d'avancer contre la gauche du front, mais avait été anéantie par le 2^e régiment d'Essex.

A la suite du nouvel engagement succédèrent de nombreuses alternatives de succès et de revers qui remplirent la période du 8 au 24 mai ; il fallut maints efforts pour reformer le front anglais et combler la brèche. Heureusement, l'esprit des soldats se maintenait excellent ; les journées des 10 et 13 mai spécialement furent, pour l'adversaire, des journées pendant lesquelles il dut éprouver « très certainement », dit le rapport, des pertes énormes. Le 13, il évacua ses tranchées à la suite d'une contre-attaque de la cavalerie britannique.

Néanmoins, le front pris le 4 mai n'était toujours pas rétabli. Le 24 mai, de très bonne heure le matin, après un dégagement de gaz sur tout le front suivi d'une pluie d'obus, les Allemands prononcèrent une furieuse attaque contre les positions à l'est d'Ypres. Cette attaque commença à 2 h. 45. Nombre de soldats anglais dormaient. L'attaque fut si soudaine qu'ils n'eurent pas le temps de fixer leurs appareils protecteurs. Vaincus par les vapeurs, le 2^e régiment du Royal Irlandais et le 9^e Ecossais d'Argyl et Sutherland furent chassés d'une ferme qu'ils occupaient en avant de la division de gauche. L'ennemi s'empressa de l'occuper et de la mettre en état de défense. Toutes les tentatives entreprises ce jour-là pour reprendre la ferme échouèrent, si bien que le commandant de la division estima utile de faire prendre à sa troupe pendant la nuit du 24 au 25, une position de combat un peu en retrait de celle qu'elle tenait et jugée plus avantageuse

pour la continuation de la lutte. Celle-ci remplit de nouveau toute la journée, sur tout le front du 5^e corps d'armée et de la cavalerie divisionnaire, qui durent soutenir de rudes assauts.

Ce ne fut que le jour suivant que les Anglais réussirent à renforcer leur front.

Sur ces entrefaites, les Français avaient regagné du terrain sur le leur. Les Anglais, servis par leurs renforts, ressaisirent également la résistance. Le 26 mai, nous réussîmes, dit le rapport, « à rétablir notre jonction avec le front français au même point que précédemment, et, de là, à faire passer notre front par Wieltje, un peu au sud de Hooge, dont le château avait pu être occupé et fortifié par la cavalerie, et à le pousser plus avant vers l'est ».

Le passage du rapport emprunté à sir Herbert Plumer montre ainsi que le silence n'a pas été gardé sur la retraite imposée. Il est même très explicite.

A la vérité, les communiqués ne l'avaient pas été autant au moment de l'incident. De Berlin, le télégraphe mandait, le 9 mai, que l'ennemi avait été chassé de sa position fortement fortifiée entre les routes Fontaine-Wieltje et Gheluveld-Ypres ; que les localités de Frezenberg et de Verlorenhaek avaient été occupées et qu'ainsi les Allemands étaient entrés en possession d'une importante série de hauteurs dominant les environs d'Ypres vers l'est. Il y avait bien quelque enflure dans ce résumé ; les Anglais avaient dû reculer devant l'attaque précisément parce que leur position n'était pas fortement fortifiée ; ils n'avaient pas pu, sous le feu de l'artillerie assaillante, creuser des tranchées suffisantes. Mais, d'autre part, les dépêches anglaises gazaient. Le combat n'a pas amené de changement notable, disaient-elles, nous avons repoussé des attaques ; et elles conclurent, le 11 mai, que malgré les attaques répétées de l'ennemi, la

semaine d'avant, la ligne des troupes britanniques était restée sensiblement ce qu'elle avait été depuis la retraite des 3 et 4 mai.

Assurément cette conclusion est juste, et, sous ce rapport, malgré les ellipses, le public britannique fut probablement plus près de la réalité que le public allemand, qui dut s'attendre à une irruption plus ou moins prochaine à Ypres. Heureusement, quand l'arrêt des opérations surviendra dans les Flandres, les résultats plus effectifs de la grande bataille de Galicie lui auront donné d'autres motifs d'espérer.

La contre-attaque franco-belge.

Il reste à examiner comment les peuples belligérants et les neutres ont été informés de la reprise partielle du terrain et de la jonction retrouvée entre alliés au nord d'Ypres. Cette recherche ramène aux opérations du front de la division française et de la droite belge.

On se rappelle que le 28 avril, la grosse attaque allemande sur le canal avait été considérée par les alliés comme enrayée. Les Français avaient repris Lizerne. Ils avancèrent ce jour-là et les jours suivants, et, en liaison avec les Belges, progressèrent sur la rive droite du canal.

Le communiqué anglais informa que le 28 les attaques ennemies ne s'étaient pas renouvelées ; d'ailleurs, il n'y avait plus d'Allemands, à l'ouest du canal, sauf à Steenstraat, où ils avaient établi une petite tête de pont.

Les communiqués de Berlin ne donnèrent pas de la situation des forces allemandes une appréciation aussi modeste.

« Nos positions situées sur la rive occidentale du

canal, au nord d'Ypres, dit le télégramme du 29, sur le ruisseau Yperlee, près de Steenstraat et de Het-Sas, ont été attaquées depuis hier après-midi, sans interruption et sans succès. Une attaque entreprise hier soir en commun par des Français et des Algériens contre notre aile droite, à l'est du canal, a échoué avec de grosses pertes pour l'ennemi. »

Puis, selon la tradition qui encourage volontiers le quartier-général à rappeler les gloires passées à l'heure où elles s'éloignent, le télégramme ajoute :

« Le nombre de canons ennemis pris par nous dans les combats au nord d'Ypres s'élève à soixante-trois. »

La tête de pont non plus ne paraît pas aussi médiocre à l'informateur allemand que la font les Anglais. Le télégramme du lendemain laisse entendre qu'elle justifie tous les espoirs d'offensive :

« Pendant la nuit, l'ennemi a attaqué entre Steenstraat et Het-Sas. Le combat dure encore. Les têtes de pont sur la rive occidentale du canal, près des localités de Steenstraat et de Het-Sas, ont été organisées par nous et sont solidement en notre possession. »

LE BOMBARDEMENT DE DUNKERQUE

Au surplus, un fait inédit et qui ne peut manquer de produire sur l'esprit public une profonde impression, est dévoilé par ces mêmes télégrammes : Dunkerque est bombardée.

En France on a levé les yeux vers le ciel et dépêché des hydro-avions en reconnaissance au-dessus de l'océan. Des obus sont tombés sur Dunkerque, cela est incontestable. Ils ont commencé à tomber le 29 mai à 11 h. 30. « Les coups furent tirés d'abord de sept en sept minutes, puis de cinq en cinq, au total vingt obus qui creusèrent des entonnoirs de dix à quinze

mètres, produisant des colonnes de fumée pareilles à celles qui s'échappent des marmites. »

Ces projectiles viennent-ils des airs ou de l'onde ? Ils ne viennent pas des airs ; ce sont de vrais obus, non des bombes, et puissants, de 380 millimètres. Ils ne viennent pas des ondes ; les vaisseaux allemands les plus gros sont à Ostende, une escadrille de dix bâtiments légers. Ils viennent de terre, simplement. Les canons sont dans les lignes allemandes, quelque part aux environs de Nieuport, et tirent à une trentaine de kilomètres de portée. Un joli résultat balistique, assurément, mais point inédit dans les annales des constructions maritimes. Quant à l'effet stratégique, il est nul et ne peut être que nul. Ce n'est donc qu'une opération morale.

D'aucuns la trouveront un tantinet puérile. A quoi le bombardement peut-il conduire, tant que les défenseurs de l'Yser ne sont pas refoulés ? Dunkerque reste en place et les canons aussi ; bombardants et bombardés ne bougent pas d'une semelle ; ils demeurent à la distance de trente kilomètres les uns des autres.

Bien plus, les bombardés ne sont même pas l'obstacle qu'il faudrait abattre, c'est-à-dire les forces qu'il faudrait faire reculer pour obtenir un résultat stratégique. La ligne de combat conserve non seulement son emplacement, elle conserve sa vigueur. Il n'y a donc rien de fait. Pour l'acte essentiel du refoulement de la ligne de bataille, beaucoup mieux vaudraient des canons qui tirent de moins loin un projectile moins puissant, mais qui, plus nombreux, tireraient plus de projectiles sur un front plus étendu. Ils seraient alors utiles à l'infanterie qui s'empare de l'obstacle, tandis que le bombardement de Dunkerque ne sert de rien à l'infanterie ; il ne l'a pas fait avancer d'un pas, et ne met pas la moindre taupinière en sa possession.

Ces explications de simple bon sens sont celles qui seraient adressées aux populations civiles s'il ne s'agissait pas précisément d'éveiller chez elles des impressions contraires. Les télégrammes ont raconté l'offensive d'Ypres ; ils ont dit les premiers succès et démenti les derniers revers ; l'opération est donc en bonne voie aux yeux des lecteurs.

Sur quoi, la grande nouvelle : « La forteresse de Dunkerque a été prise sous le feu de notre artillerie ». Et, le jour suivant : « La place forte de Dunkerque continue à être bombardée ». Par conséquent l'offensive continue ses succès. L'armée progresse. Comment exigerait-on du grand public les connaissances balistiques nécessaires pour qu'il se rende compte que Dunkerque peut être bombardée tout à coup sans que l'armée ait fait un pas en avant ? L'équivoque devient avantageuse au point de vue moral.

A vrai dire, il faut songer au lendemain. Mais l'état-major peut espérer un lendemain favorable. Qu'une nouvelle offensive, à échéance point trop retardée aboutisse, l'équivoque sera couverte. Le bombardement se reliera aux faits nouveaux. Si elle n'aboutit pas, le télégraphe n'insistera pas. On trouvera un dérivatif : les Turcs vainqueurs à Gallipoli, ou l'offensive en Courlande, ou l'opération qui se prépare du côté des Carpathes.

C'est le vieux procédé connu. Depuis six mois, il n'a pas varié plus que les lignes de bataille. Le bombardement de Dunkerque lui appartient.

LA MANŒUVRE

Pendant les premiers jours de mai la situation ne change guère. Des deux parts, les communiqués belligérants annoncent des attaques et des contre-attaques locales, sans résultats très apparents. Deux actions plus vives seulement seront signalées par les télégrammes français et belges, et passées sous silence par ceux du quartier-général allemand.

La première est du mardi 4 mai. « Dans la soirée de mardi, dit le communiqué français du 5, 23 h., nous avons enlevé une tranchée allemande et poussé nos lignes d'avant entre Lizerne et Het-Sas, dont nous sommes maîtres. L'ennemi n'a pas contre-attaqué. »

La contre-attaque semble n'avoir été que retardée, car le communiqué du 6, 15 h., ajoute : « Nous avons repoussé facilement, au nord d'Ypres, une attaque de nuit débouchant de Steenstraat. »

La seconde action est de la nuit du 11 au 12 mai, et jours suivants. Auparavant, l'artillerie allemande avait bombardé tout le front belge, de l'est de Dixmude à la mer. Au nord de Dixmude, entre autres, où les Belges avaient réussi à jeter une tête de pont sur la rive droite de l'Yser, le bombardement avait été particulièrement actif. C'est là que, dans la nuit du 11 au 12 mai, trois bataillons allemands prononcèrent une vive attaque. Les Belges la repoussèrent en enlevant un certain nombre de prisonniers. En même temps, une division belge gagnait quelque terrain au sud de la localité.

Les Allemands revinrent à la charge dans la nuit du 12 au 13, mais pour être repoussés de nouveau.

Ce sont là des avant-propos. Le véritable engage-

ment pour la reprise des positions primitives ne commencera que le 16. Il faut laisser la parole aux belligérants.

Version française.

Version allemande.

16 mai.

7 heures. — Au nord d'Ypres, nous avons infligé un échec à l'ennemi. Nos troupes ont enlevé plusieurs tranchées en avant de Het-Sas. En même temps, elles se sont emparées d'une partie de Steenstraat, à l'ouest du canal et du pont sur le canal. Elles ont pris trois mitrailleuses et fait une cinquantaine de prisonniers, dont un officier.

15 heures. — L'ennemi a prononcé cette nuit trois contre-attaques contre Steenstraat et environs. La troisième, effectuée à l'aurore, a été particulièrement violente. Les assaillants furent repoussés et subirent de grosses pertes.

Nous avons pris hier six mitrailleuses et un lance-bombes.

Au nord d'Ypres, les troupes noires, sans tenir aucun compte de leurs pertes, attaquent nos positions à l'ouest du canal, près de Steenstraat et de Het-Sas. A Het-Sas, toutes les attaques ont été repoussées. A Steenstraat, le combat dure encore.

17 mai.

7 heures. — Dans l'après-midi du 16, nous avons repoussé à Steenstraat, avec plein succès, une quatrième contre-attaque allemande. Nous avons conservé toutes les positions conquises hier et consolidé notre gain dont le violent effort de l'ennemi souligne l'importance.

15 heures. — Dans la région de Het-Sas, nos progrès ont continué. Nous avons enlevé hier une maison fortement organisée par l'ennemi. Nous avons dépassé sur la rive est du canal la première ligne allemande faisant cent quarante-cinq prisonniers et prenant quatre mitrailleuses. Une contre-attaque ennemie a échoué complètement.

Au nord d'Ypres, à l'ouest du canal, près de Steenstraat et d'Het-Sas, nous avons abandonné nos positions avancées, et afin d'éviter des pertes du fait de la canonnade ennemie, nous avons reculé, vers nos positions principales sur la rive occidentale du canal, les faibles effectifs qui se trouvaient là.

18 mai.

7 heures. — L'ennemi, menacé par nos attaques heureuses des jours précédents d'un enveloppement complet, a évacué, la nuit dernière, les positions qu'il occupait encore à l'ouest du canal de l'Yser. Nous avons, d'autre part, maintenu tous nos gains sur la rive est.

15 heures. — Sur le terrain conquis par nous hier et avant-hier, à l'ouest du canal de l'Yser, les Allemands ont laissé 2 000 morts environ et un grand nombre de fusils.

Au cours de l'action d'hier nous avons fait de nouveau quelques prisonniers.

A l'est du canal, nous avons consolidé les positions récemment enlevées par nous. Pendant la nuit, les Allemands ont tenté une contre-attaque particulièrement violente après bombardement et lancement de bombes. Ils ont été repoussés.

Au nord d'Ypres, sur le canal, près de Steenstraat et de Het-Sas, le calme a régné hier.

Sur la rive orientale du canal, à l'est de Boesinghe, se sont développés en quelques endroits, des combats qui durent encore.

Cette fois-ci il y a un aveu. Après tout ce que l'on a vu précédemment, c'est un soulagement. Il n'y a pas lieu de chicaner sur les modalités et de relever que maintenant qu'on l'abandonne la tête de pont ne revêt plus l'importance qu'elle avait à l'heure de sa conquête. Ce sont procédés d'usage partout dans les dépêches de guerre ; l'euphémisme y règne en maître. Il n'y a pas lieu de chicaner non plus sur les quatre contre-attaques passées sous silence. La situation n'est pas ici celle de la bataille de l'Aisne, par exemple, où le silence sur la contre-offensive a constitué une altération du caractère même de la bataille, c'est-à-dire a servi à une équivoque, à une orientation des esprits vers une image erronée de la réalité. A Steenstraat la question des contre-attaques n'est pas essentielle ; chacun, en Allemagne comme

ailleurs, aura bien supposé que la retraite n'avait pas été ordonnée avant que tous les moyens eussent été épuisés pour l'éviter. Et enfin, sur le fond, les circonstances invoquées pour justifier la retraite doivent avoir répondu à la réalité. Constatant sa situation aventurée et la menace d'une défaite, dont la manœuvre franco-belge dévoile l'imminence, le détachement allemand rompt le combat. La preuve en est l'annonce télégraphique précédant l'avis du succès donné par la dépêche française. Et la preuve en est aussi la dépêche française elle-même, celle du 18 mai, 7 heures, qui dit l'évacuation de sa position par l'ennemi sous la seule menace de la manœuvre assaillante.

Ainsi un aveu allemand, le premier qui ait été enregistré aussi catégorique jusqu'à ce jour. Vient-il en contradiction des traditions passées, une sorte d'exception à la règle ? Marquerait-il même le début d'une méthode neuve ? Ou bien s'allie-t-il avec le passé ? Il faut le demander à la suite des événements.

Du 18 au 20 mai, le temps humide et brumeux gêne l'activité des armées. Même la canonade s'affaiblit. Le 18 mai, il y a eu encore quelques engagements, des combats que les télégrammes de Berlin du lendemain présentent comme prenant une tournure favorable aux armées allemandes, et que la dépêche de Paris précisera en disant qu'ils ont consisté en deux tentatives d'attaques arrêtées par les feux de la défense. Mais les 19 et 20, rien qui mérite une mention. L'activité reprendra pendant la nuit du 20 au 21, et d'emblée, on se retrouve en pleine contradiction. « Les troupes françaises de couleur ont attaqué de nuit notre position à l'est du canal. Le combat se poursuit », dit le télégramme berlinois du 21. La version française donne exactement le contre-pied. Les Allemands ont pris l'initiative de l'attaque et le com-

bat ne se poursuit pas parce qu'il a pris fin par l'échec de l'ennemi.

21 mai, 15 heures. — Au nord d'Ypres, à l'est du canal de l'Yser, l'ennemi a prononcé au début de la nuit une dernière attaque contre nos tranchées. Il a réussi d'abord à prendre pied, mais une contre-attaque immédiate l'a refoulé et nous avons gagné du terrain au delà de nos positions initiales. Nous avons fait 120 prisonniers.

23 heures. — Les rapports complémentaires soulignent l'importance de l'échec subi par les Allemands au cours de leur attaque dans la nuit du 20 au 21 au nord d'Ypres. Le nombre des prisonniers fait par nous atteint 150. Nous avons pris plusieurs lance-bombes. Plus de 500 cadavres allemands ont été comptés sur le terrain.

Nous revoici dans la tradition des désaccords entre belligérants, et de nouveau la question se pose de celui des deux qui a intérêt à dire ou à cacher le résultat ? A le dire, le vainqueur, naturellement ; à le cacher, le vaincu, naturellement aussi. Pense-t-on que le quartier-général allemand aurait gardé le silence s'il l'avait emporté ? Assurément non.

Mais pourquoi cacher l'échec ? Probablement, parce que le recul précédent, celui de Steenstraat, ayant été avoué quatre jours auparavant, ce second aveu risquerait de laisser supposer une situation en passe d'être compromise sur le front nord d'Ypres, vers lequel le public regarde avec confiance, attendant la trouée de la ligne alliée entamée le 22 avril.

Mais pourquoi, dira-t-on encore, ajouter à cette dissimulation de la fin du combat celle du début et attribuer l'initiative aux Français ? Premièrement parce qu'il devient plus facile de taire l'échec en laissant croire au succès. L'ennemi a tenté d'attaquer, il sera refoulé, d'office. Pour le moment, le combat continue. On n'en parlera plus les jours suivants, d'où le public conclura, sans hésitation, que l'attaque a été finalement repoussée. Il ne sera pas même besoin de

le dire. Tandis qu'en gardant l'initiative de l'attaque, il serait impossible de ne pas ajouter à quoi elle a abouti. Le silence avouerait un revers.

Le second motif de dissimulation est que la réalité marquerait le désir de regagner le passage du canal. Le revers en paraîtrait plus sensible. Le renversement des rôles procure un double bénéfice : affirmation d'une volonté simplement défensive ; affirmation que cette volonté a été imposée à l'ennemi.

En résumé, du côté allemand, on discerne des raisons d'intérêt à masquer la réalité.

Y en a-t-il du côté français ? Les Français ont-ils un avantage à présenter leur succès comme provoqué par une contre-attaque ennemie plutôt que comme le couronnement de leur résolution délibérée ? On ne verrait pas pourquoi. On admettrait plus volontiers le contraire. Il peut paraître plus glorieux pour un chef d'avoir arrêté un plan et d'en avoir poursuivi avec succès l'exécution que d'avoir agi occasionnellement, stimulé par son antagoniste. En outre, du point de vue de la confiance à faire régner dans le public, la prise de l'initiative indique plus clairement la liberté des résolutions. On peut et l'on ne craint pas de se mesurer avec l'ennemi ; on n'attend pas qu'il vienne

Les jours suivants, accalmie. Jusqu'à quand se prolonge-t-elle ? S'il faut se limiter aux dépêches du grand quartier-général allemand, elle dure jusqu'au 29 mai sur le front français proprement dit. Il y a bien un engagement le 24, mais il intéresse plutôt les Anglais, soit la région de Wieltje et Hooge. Les combats de Steenstraat semblent terminés. Les Allemands ont replié la tête de pont, mais se sont maintenus sur l'autre rive du canal, ou du moins, à proximité immédiate. L'engagement du 29 ne

change rien à cette situation. Le communiqué de Berlin, du 30, expose que l'attaque des Français, après une préparation de six heures par l'artillerie, a porté sur les positions d'Houdt-Ferme, c'est-à-dire très près du canal. Cette attaque ayant subi de lourdes pertes et ayant été repoussée, il ne reste qu'à conclure au maintien de la situation faite par l'offensive des gaz, le 22 avril, à la seule exception de l'abandon de la tête de pont de Steenstraat. Partout ailleurs, les troupes allemandes ont maintenu la ligne à laquelle l'offensive des gaz les avait portées.

Les télégrammes français présentent un tableau différent.

Après l'affaire de la nuit du 20 au 21 mai, l'accalmie dure deux jours, les 21 et 22. Pendant la nuit du 22 au 23, les Allemands essaient, sur plusieurs points du front de la mer à Arras, de revenir à la charge. Leur première tentative s'est produite au nord d'Ypres, à l'est du canal, mais cette attaque n'a pas réussi à déboucher. Entre Steenstraat et Ypres, des essais continuent encore le jour suivant ; les gaz asphyxiants sont utilisés ; pas de résultat.

Une nouvelle accalmie remplit la période du 14 au 25, mais le 26, les troupes belges repoussent deux attaques allemandes au nord et au sud de Dixmude ; le 27, des combats d'artillerie intermittents se poursuivent tout le long du canal, et trois jours plus tard, le communiqué du soir annoncera que les troupes françaises ont enlevé la totalité des tranchées allemandes à la cote 17, dans la région de Pilkem. Elles ont fait une cinquantaine de prisonniers, pris trois mitrailleuses et repoussé ensuite une contre-attaque.

Depuis lors, la situation de fait a confirmé la version française. Le système de la négation des revers se retrouve ainsi dans les dépêches du grand

quartier-général, et l'aveu de la retraite de Steenstraat devient une simple et modeste exception à la règle. Modeste? Ne serait-on pas autorisé à croire aussi, en présence de tant de précédents suspects, que l'exception a été facilitée par la possibilité, pour le quartier-général, d'atténuer la confession d'un recul difficile à dissimuler en offrant au public le spectacle d'une manœuvre voulue et réussie? Ce serait, sous une autre forme, le procédé de Neuve-Chapelle. Moins un échec qu'un éloge.

Résumé et conclusion.

Le front rétabli à fin mai n'est pas celui que les Allemands ont refoulé le 22 avril. Un saillant subsiste à Ypres, mais un saillant moins arrondi. Au lieu du demi-cercle prononcé de Steenstraat à Zwartelen par Langhemarck et Broodseinde, la ligne décrit une courbe étalée par Pilkem, Wieltje et Hooge. Le recul moyen a été ainsi d'environ deux kilomètres.

Dans ses grandes péripéties, l'action peut être résumée comme suit :

Surprise allemande réussie sur le front Steenstraat-voie ferrée Ypres-Stalden occupé par les Français. Ceux-ci se replient le long de la voie ferrée, jusqu'au canal, et vers Steenstraat, derrière le canal. Le front anglais du nord d'Ypres, de Langhemarck à Broodseinde, doit se conformer au recul français ; il s'aligne sur Pilkem-St-Julien-nord de Broodseinde. Cette péripétie remplit les journées du 22 avril au 1^{er} mai.

Retraite délibérée anglaise. Elle porte le front sur la ligne sud de Pilkem-Wieltje-Hooge. Le mouvement s'effectue du 1^{er} au 4 mai.

Retraite forcée anglaise vers Ypres, puis retour à

la ligne ci-dessus, légèrement repliée. Ce double mouvement dure du 8 au 26 mai.

Contre-offensive française rejetant l'ennemi à l'est du canal et reportant le front lié à la gauche britannique sur la ligne Steenstraat-sud de Pilkem-Hooge. Période du 20 au 30 mai.

Ce résumé de l'indication des diverses lignes de front n'autoriserait-il pas une conclusion semblable à celle tirée des engagements de Champagne ? Les Allemands ont remporté un succès tactique et local, maintenu, après cinq semaines de combats, sur la plus grande partie du front attaqué, mais non sur tout ce front. Il y a eu perte des gains réalisés à l'aile droite, où le passage sur le canal n'a pas été conservé.

Mais ce succès tactique est en même temps un revers stratégique. On peut considérer comme certain que les Allemands n'ont pas engagé cette affaire avec l'unique désir de refouler un tantinet le front allié. Ils ne peuvent même pas avoir limité leur intention à supprimer le saillant d'Ypres. Le moins qu'ils dusent espérer était de s'emparer de l'obstacle du canal, de s'en saisir avec le gain d'Ypres, passage principal, et, sinon de s'ouvrir la route dans et derrière le front allié, au moins d'y porter la menace en obtenant de bonnes têtes de pont qui préparassent un débouché ultérieur. Ce programme ne peut être considéré que comme un programme minimum.

L'exécution devait être favorisée par la convergence des attaques. Les Allemands l'ont expliqué eux-mêmes. Récapitulant les résultats de leur action dans le télégramme officiel du 10 mai, ils ont fait valoir que le front des alliés, précédemment de vingt-cinq kilomètres en longueur et neuf en profondeur, se trouvait, après le 4 mai, réduit à treize et cinq kilo-

mètres. « Les positions actuelles, faisaient-ils valoir, sont encore plus exposées au feu concentrique de l'armée allemande. » Cela signifiait que si ce front primitif n'avait pas résisté au feu concentrique, le front réduit résisterait encore moins. L'espérance trahit l'intention.

Pour assurer mieux la réalisation, le quartier-général n'a pas hésité à manigancer la surprise des gaz délétères. C'était dangereux. La façon dont les chefs militaires allemands ont mené la guerre, trop souvent, a notablement affaibli la situation morale de leur armée dans le monde. La cause en a été moins les actes eux-mêmes que les principes de conduite qui les ont fondés, faisant de ces actes non des fautes occasionnelles, sous l'empire de l'aveuglement de la lutte, mais les conséquences d'un système réfléchi et voulu. Les gaz délétères ont procédé de ce système. Ils relèvent de ces trois axiomes de l'actuelle philosophie matérialiste allemande : nécessité ne connaît pas de loi ; la force crée le droit ; le but justifie les moyens, ou, si l'on préfère, le succès efface les pires moyens. L'étude des communiqués de guerre, elle aussi, est une illustration de ce dernier axiome, comme l'emploi des gaz, comme les accusations imaginées contre la Belgique pour légitimer la violation de sa neutralité, comme les munitions du *Lusitania* justifiant son torpillage, comme les coups de feu des civils de Louvain, de Senlis et d'ailleurs, légitimant le pillage et l'incendie. L'unité de conception se retrouve partout sous la diversité des cas.

Celui des gaz asphyxiants est particulièrement grave parce que cette insidieuse traîtrise conçue, méditée et machinisée par des militaires, jure avec la loyauté dont s'est honoré de tout temps la carrière des armes. C'est le coup de Jarnac, dont l'auteur a gardé la réputation à travers les siècles. On peut être certain que

ses auteurs ne s'y sont résolus que dans la conviction d'un succès qui supprimerait les protestations ; une victoire décisive aurait procuré l'absolution.

Tous ces arguments confirment la conclusion d'un revers stratégique. Revers moins important, sans doute, par l'ampleur de l'opération et la grandeur des effectifs, que ceux des batailles d'octobre et novembre 1914, mais plus important peut-être comme confirmation de ces dernières, malgré la nouveauté des procédés mis en œuvre. La deuxième bataille d'Ypres est l'aboutissement de la campagne allemande de 1914 sur le front d'occident; elle est le point final de l'offensive qui devait être le premier chapitre de la guerre. Ce chapitre est maintenant clos, et la page est tournée sur un échec définitif. Le plan stratégique évolue. L'état-major austro-allemand a décidé que l'offensive décisive changerait de front.

La manœuvre morale allemande.

L'importance plus grande revêtue par la deuxième bataille d'Ypres semble avoir sorti de sa torpeur momentanée le service auxiliaire d'information. Les nouvelles propagées par celui-ci ont accompagné fidèlement les diverses phases de la bataille.

La première précaution a eu trait aux gaz asphyxiants. Au moment où leur dégagement était commandé sur le front, le grand quartier-général faisait passer une note officielle :

« Le commandant en chef de l'armée britannique s'est plaint, dans une publication du 21 avril, de l'emploi par les Allemands, lors de reprise de la hauteur 60, de projectiles dégagant des gaz asphyxiants, cela au mépris de toutes les lois de la guerre civilisée.

« Comme nos communiqués officiels l'ont fait savoir,

nos adversaires utilisent ce procédé de guerre depuis bien des mois. Ils estiment, apparemment, que ce qui leur est permis ne nous l'est pas. Cette opinion n'a plus, dans la guerre actuelle, le charme de la nouveauté et nous ne saurions, bien entendu, la partager. Mais nous la comprenons, surtout si nous considérons que le développement des sciences chimiques allemandes nous a mis en mesure, naturellement, d'adopter un moyen beaucoup plus efficace que celui de nos adversaires. »

La note continue en déclinant l'appel aux lois de la guerre. La déclaration de La Haye du 29 juillet 1899 interdit les projectiles dont le but *unique* serait de dégager des gaz empoisonnés ; or les troupes allemandes n'emploient aucun projectile limité à ce seul but. En outre, si les gaz allemands sont plus désagréables que ceux de l'ennemi, ils ne sont pas plus dangereux. Ils ne sont que d'un effet plus puissant.

Comme toujours, quand il s'agit de bien faire l'opinion, la note officielle est doublée du télégramme officieux. Il sera lancé le lendemain, en même temps que la nouvelle de la victoire, due précisément à l'emploi des gaz.

« Les Anglais et les Français ayant continué à opérer avec des bombes asphyxiantes, des bombes semblables sont employées maintenant du côté allemand. Leur pouvoir stupéfiant est infiniment plus intensif. La chimie allemande a livré un terrible procédé qui, à la vérité n'est pas mortel, mais, néanmoins, met hors de combat des lignes entières, et cela, si le vent est favorable, loin en avant des points d'explosion. »

L'opinion ainsi endoctrinée, on peut commenter utilement les premiers engagements. Les neutres apprendront que la presse allemande accorde la plus haute signification au grand succès de Langhemark-Ypres ; elle le qualifie de succès offensif important qui ouvre la

voie à des combats décisifs. Ces perspectives ne sont certainement pas exagérées, puisque instantanément la crainte s'empare des peuples ennemis. Une dépêche d'Amsterdam informe que la marche en avant des Allemands sur le canal de l'Yser a jeté l'Angleterre dans la plus grande consternation. Cette marche se produit au moment où M. Lloyd George annonce que la Grande-Bretagne a maintenant six fois plus de troupes sur le continent qu'au début de la guerre, et où la nouvelle abondamment répandue de prétendus succès à la cote 60 laissait croire à une prochaine rupture des lignes allemandes. Le *Daily Mail* écrit : « Si le rapport allemand dit vrai, cela devient sérieux. » On admet d'ailleurs, à Amsterdam, que le coup de marteau des Allemands a la plus grande portée. S'ils parviennent au sud de St-Julien, Ypres pourra être considérée comme presque entourée et les positions anglaises seraient prises de dos. Les alliés cherchent à empêcher ce résultat. Le point où les Allemands ont franchi le canal est très important, car il est à la jonction de cinq routes.

Il faut retenir aussi les déclarations des blessés. Deux trains sanitaires sont arrivés à Boulogne et les blessés anglais et français déclarent que cette bataille a été une des plus épouvantables depuis le début de la guerre.

Ces commentaires continuent les jours suivants. C'est toujours Amsterdam qui fournit les plus avantageux. L'*Allgemeen Handelsblad* écrit ce qui suit au sujet de la victoire allemande d'Ypres, mande le bureau auxiliaire des informations : « Les Allemands se sont conformés au vieil adage : « Le premier coup vaut un Thaler ». Ils n'ont pas attendu la grande offensive des Alliés annoncée pour le printemps ; ils ont eux-même débuté par une forte attaque entreprise vers Ypres avec une vigueur spéciale. Sans doute, les lignes françaises n'ont pas été rompues, mais le front des Alliés a été fortement

refoulé. » La conséquence est que la crainte règne en Angleterre. « Les violents combats autour d'Ypres, mande l'agence officieuse, tiennent le public anglais sous la plus vive appréhension. Le *Daily Chronicle* estime que les Allemands ont tous motifs de se réjouir de leurs succès. Autant qu'on peut en juger par les informations officielles, ce succès représente la plus grande victoire que les partis belligérants aient enregistrée sur le front d'occident depuis cinq mois... Le terrain gagné par les Allemands est infiniment plus étendu que celui pris par les Anglais à Neuve-Chapelle. De même les Anglais faits prisonniers par les Allemands sont en nombre sensiblement supérieur. Aux dernières nouvelles arrivées à Londres, des renforts auraient permis aux troupes françaises et anglaises de retenir les Allemands, mais la bataille continue, indécise, avec le plus grand acharnement... »

En même temps, la question des gaz demande à n'être pas négligée. Une partie du public allemand a sans doute conservé à son sujet un scrupule honorable. Une fois de plus la Hollande est mise à réquisition. « Tout à fait extraordinaire, dit l'*Allgemeen Handelsblad*, est le reproche fait aux Allemands d'avoir employé des bombes et des gaz nauséabonds. La guerre est une terrible chose, mais c'est une question qui se pose de savoir s'il est préférable d'être déchiqueté dans les tranchées par les obus, plutôt que d'être expulsé par des gaz suffocants. »

« On devrait laisser de côté les accusations réciproques d'atrocités et de violation du droit de la guerre. A propos de la protestation du général French au sujet des bombes nauséabondes des Allemands, un citoyen de l'ancien État libre d'Orange écrivait au *Nieuwe Rotterdamsche Courant* que les Anglais en ont utilisé de semblables pendant la guerre des Boers. Lorsque les Boers s'en plainquirent à des officiers Anglais, ceux-ci leur ré-

pondirent qu'ils pouvaient juger par ce procédé du pouvoir de l'Angleterre et qu'ils devaient être heureux de devenir les sujets d'une nation aussi intelligente. Le général French qui se lamente si fort, sait fort bien pourquoi les Boers se sont plaints ; mais sans doute se réjouirait-il à peine de devenir le sujet d'une nation encore plus intelligente. »

Le mot est de nature à chatouiller agréablement l'amour-propre allemand. Les neutres, eux, seront mis au courant de l'opinion du *Nieuwe van den Dag* : « Le débat au sujet des bombes stupéfiantes peut laisser les neutres froids, a dit ce journal d'Amsterdam, cela aussi longtemps que le droit de la guerre n'est pas formellement violé. La « Turpinite » française, dont on a dit naïvement que les gaz tuaient des groupes entiers de « Boches » ne vaut assurément pas mieux que les bombes stupéfiantes allemandes. » Les Français eux-mêmes le reconnaissent. « Dans le *Matin*, le député Lefèvre publie un article constatant que les bombes jetées par les Allemands le 22 avril étaient remplies de brôme et qu'il ne serait pas compliqué de les remplir d'un gaz beaucoup plus dangereux. Aussi bien ces bombes sont elles moins dommageables que celles des Zeppelins ou les projectiles des canons et des fusils. »

En résumé, tout le bruit fait autour de ces gaz est un prétexte et une mauvaise chicane. On le sait, à Amsterdam toujours. Le *Tidj* déclaré francophile écrit : « Tantôt, c'est l'eau, comme à Soissons ; une autre fois c'est la grande supériorité de l'adversaire, comme en Champagne ; maintenant ce sont les bombes asphyxiantes qui, d'après les comptes-rendus anglo-français, ont permis la victoire des Allemands. Les victoires sont d'ailleurs toujours compensées par de prétendues contre-attaques héroïques. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui les succès des Allemands à Ypres, comme sur les hauteurs de la Meuse, à Combres, n'auraient pas duré, alors

que les comptes-rendus allemands déclarent exactement le contraire. Qu'on lise avec attention les télégrammes des deux camps, on a le sentiment que les Alliés trouvent dur de confesser leurs défaites. »

Aussi bien l'idée des gaz n'est-elle pas d'origine allemande. C'est encore une dépêche de Rotterdam qui en instruira les neutres. Elle est de bonne source britannique et les Allemands ne font que suivre un plan que lord Dundonald présenta plusieurs fois, de 1812 à 1846, à une commission. Celle-ci le déclina, quoiqu'elle l'estimât d'un irrésistible effet. Pendant la guerre de Crimée, lord Dundonald voulut employer le procédé contre Sébastopol ; il estimait qu'en quatre jours la forteresse serait prise. Après quelques mois, des écrivains anglais proposèrent de reprendre le plan. Il amènerait à expulser l'adversaire en l'enfumant. Mais à l'examen, le projet ne parut pas praticable.

Cependant, la bataille d'Ypres en est arrivée au moment où le maréchal French, estimant ne plus pouvoir attendre la contre-offensive française, ordonne le repli de ses troupes trop exposées. Le repli est exécuté et la bataille continue sur la nouvelle ligne, sans que l'attaque allemande gagne plus de terrain ; la traversée du canal, notamment, ne déploie pas ses conséquences. Il devient ainsi difficile de maintenir le ton adopté depuis le 23 avril. Les télégrammes officiels mentionnent alors les bombardements de Poperinghe et de Dunkerque, et le service auxiliaire développe aussitôt les amplifications nécessaires. Il montre le critique militaire du *Daily Mail* soucieux. Les Alliés sentent combien empire la situation des troupes d'Ypres et cherchent à regagner le terrain perdu, mais les Allemands qui sont arrivés à l'est de Lizerne ne sont plus qu'à onze kilomètres, en chiffre rond, de Poperinghe, et la portée de leurs canons lourds atteint quatorze kilomètres au minimum. Ils peuvent ainsi se dispenser d'ame-

ner les pièces sur la ligne de combat et travailler de loin. Le service auxiliaire informe que le *Times* relève aussi le péril de ce bombardement. Non seulement Poperinghe est en ruine, mais les trains anglais ont amené les blessés à cette station, et il ne reste d'autre ressource que de mettre ces blessés à l'abri dans les caves.

Il est certain, au surplus, que l'Angleterre continue à être inquiète. Les journaux de Rotterdam rapportent un discours de l'évêque anglican de Londres, qui fait observer que même lorsqu'aucun engagement particulier ne se produit sur le front, 350 jeunes Anglais par jour sont tués ou blessés. La cause en est la pénurie des munitions. L'équipement trahit d'autres manquements encore. Par exemple, les officiers ne sont pas munis de jumelles en suffisante quantité. L'Angleterre ne possède qu'une seule maison qui construise des jumelles ; toutes viennent d'Allemagne ; il a fallu interdire leur vente aux particuliers et néanmoins il en manque encore 8000. Les hommes aussi font défaut. Le général Nugent, mande un télégramme de Londres, écrit du théâtre de la guerre : « Ce dont nous avons encore besoin, c'est d'hommes, un intarissable torrent d'hommes, et des munitions, à fabriquer et à brûler. »

Combien les perspectives sont supérieures du côté allemand ! Le bombardement de Dunkerque le démontre mieux encore que celui de Poperinghe. Aussi inquiet-il simultanément les Français et les Anglais et engage-t-il les neutres à marquer les points pour l'armée allemande. Pendant plusieurs jours, les télégrammes seront subordonnés à cette thèse.

Les critiques militaires, feront-ils savoir de Paris, écrivent que l'heureuse reconnaissance de deux Taubes allemands, juste avant le bombardement, a été un facteur important du fort pour cent d'atteintes obtenu par les dix-neuf obus qui sont tombés sur la ville.

D'abord, sous l'impression de la panique, la population a cru à un bombardement venant de la mer. Mais on a reconnu bientôt que l'offensive allemande avait poussé suffisamment ses approches pour que les canons lourds pussent être mis en batterie à portée efficace. Ils ont causé les plus sérieux dégâts au port et dans les quartiers circonvoisins. Quelques projectiles traversèrent les voûtes des caves, et le quai de débarquement laisse voir une large brèche. Plusieurs Anglais figurent au nombre des tués et des blessés. Les trains à destination de Paris sont bondés ; de nombreuses automobiles emmènent aussi les fuyards.

Les journaux de Londres, mande-t-on en même temps de Rotterdam, traduisent l'effroi causé dans la ville par le bombardement des Allemands. Le *Daily News* reçoit l'information suivante du nord de la France : « Le bombardement de Dunkerque commença à 11 heures du matin et dura jusqu'à 3 heures après-midi. Les canons allemands lancèrent sur la ville une soixantaine d'obus de 305 mm. Une terreur indescriptible s'empara des habitants qui se réfugièrent tous dans les caves. Quand le bombardement eut cessé, le grande fuite vers Calais commença. Les fuyards racontent une foule de particularités d'où il ressort que le bombardement fut très efficace. Les projectiles allemands causèrent d'épouvantables dommages. Environ 150 habitants ont été tués ou blessés. Un obus a émiétté le toit d'une caserne. »

Mais, dans l'idée du service auxiliaire allemand, le sort de Dunkerque inquiète sans doute moins les Anglais que celui que leur ménage l'entrée en ligne d'une aussi puissante artillerie. Aussi relève-t-il une considération du correspondant militaire du *Times* : « Dès l'instant que l'ennemi a pu s'ouvrir un chemin par la côte française du nord, les canons qui bombardent Dunkerque seront bientôt en position sur les rochers de Calais. Leurs énormes projectiles bombarderont

alors Douvres et les Allemands seront les maîtres de la situation. Aujourd'hui déjà, ce péril menace l'Angleterre. »

Que ces craintes soient fondées, cela ressort surabondamment, pour le service auxiliaire, des commentaires de la presse italienne, dont de copieux extraits sont télégraphiés de gauche et de droite. D'une façon générale, la nouvelle que l'artillerie lourde allemande a réussi à bombarder efficacement Dunkerque à une portée de 38 kilomètres au moins a produit une profonde impression. La première information française parlant d'un bombardement naval par une division de la flotte allemande prouve péremptoirement que les Français ne croyaient pas à un canon de la portée qui va du front allemand à Dunkerque. Leur surprise, écrit l'*Italia* n'a pas dû être minime, surtout en présence des grosses pertes occasionnées par le bombardement. Le *Corriere della Sera* met en « manchette » et en lettres grasses, sur toute la largeur de sa première page, le titre : DUNKERQUE BOMBARDÉE A LA DISTANCE DE 38 KILOMÈTRES. Sous ce titre, un article de fond donne les explications suivantes : « Le bombardement à 38 kilomètre de portée est quelque chose de formidable : jusqu'à présent, les coups les plus longs étaient ceux du superdreadnought anglais *Queen Elizabeth*, qui, tirés sur les forts des Dardanelles par dessus la presqu'île de Saros, ont porté à 18 kilomètres environ. Les techniciens de l'artillerie admettent bien que la portée d'un projectile peut dépasser, théoriquement, un minimum de 30 km. La portée théorique du canon de 406 du canal de Panama (portée effective 18 km.) a été calculée de 34 km. On prête au célèbre obus de 420 une portée de 40 km, mais naturellement, sans garantie d'atteinte d'un but déterminé. La circonstance la plus étonnante, dans le cas particulier, est que les Allemands aient atteint Dunkerque ayant voulu l'atteindre. »

La *Stampa* fait remarquer que le canon qui a bombardé Dunkerque est, d'après des indications françaises, un nouveau canon de marine Krupp. Il s'agit d'un tir d'essai dont le résultat ouvre des perspectives imprévues. Si les dreadnoughts allemands sont armés de ces canons là, ou seulement de canons de 25 km. de portée, que pourra faire la flotte anglaise avec ses canons de 18 km. de portée seulement? C'est un sentiment certainement inconfortable de penser que l'ennemi est en mesure de nous faire du mal sans réciprocité. Que la flotte allemande ait sur la flotte anglaise la supériorité des canons ; qu'elle dispose de dirigeables qui assurent un service d'exploration préférable à celui des meilleurs croiseurs, l'altitude offrant un champ d'investigation plus étendu ; qu'elle possède les sous-marins les plus modernes animés d'une vitesse jusqu'à ce jour insoupçonnée : la question se pose alors de savoir si la supériorité numérique de la flotte britannique est en état de compenser la supériorité qualitative de l'adversaire.

Tandis que ces commentaires passent de journal à journal, les événements ont suivi leur cours. La ligne anglaise a dû céder devant l'attaque allemande des 8 mai et jours suivants. Les communiqués officiels donnent de nouveau le signal, et la manœuvre morale s'aiguille sur la voie signalée. Cette fois-ci, c'est presque le hallali. Les dépêches pleuvent, de Copenhague, de Londres, de Berlin, et toutes montrent l'anxiété croissante en Angleterre, où l'on serait prêt à proclamer la victoire allemande définitive, en occident comme en orient

Par voie de Copenhague, on apprend les commentaires du *Daily Express* :

« La pression des Allemands sur les positions des Alliés vers Ypres devient de plus en plus violente. Depuis le commencement des attaques allemandes, des

concentrations de troupes continuent, dans les Flandres, sans interruption. D'importants renforts d'artillerie, dont de nombreux calibres lourds, sont arrivés aux Allemands à Nieuport. Les Allemands ont commencé d'énergiques attaques sur tout le front. Ce n'est là qu'un préliminaire des attaques à venir qui seront les plus fortes que les Allemands aient dirigées jusqu'à ce jour sur le front d'occident. »

De tout cela résulte que les Allemands ont la haute main, et d'autres commentaires de la presse anglaise le prouvent assez, ne fût-ce que par les essais de tranquilliser le public en présence des risques plus grands auxquels il convient de s'attendre : « Dans les rues, écrit le *Daily Chronicle*, les résultats militaires peuvent provoquer l'étonnement. On annonçait l'offensive imminente des Alliés; et l'on apprend une série de marches allemandes, notamment leur victoire d'Ypres, leur raid de Courlande, leur victoire en Galicie occidentale, et le front « corrigé » à Ypres, par la retraite de la ligne britannique. On peut s'attendre après cela, à l'évacuation d'Ypres même. Aucun motif militaire ne s'y oppose, alors que la prise d'Ypres serait d'un effet moral sensible en Allemagne et dans les pays neutres. Mais le public fera bien de conserver le calme et de ne pas critiquer ce qu'il ne peut comprendre. »

Néanmoins la presse elle-même critique, preuve que les affaires allemandes sont en bonne voie, et ces critiques, par leur nature, éclairent le caractère décisif que va revêtir la victoire allemande. Sous le titre *L'Angleterre dans le noir au sujet d'Ypres*, le *Daily Mail* publie un article irrité contre la tactique de la « muselière » du gouvernement anglais : « C'est notre vie, c'est notre existence qui se jouent dans les combats d'Ypres, écrit-t-il. Une défaite à Ypres, c'est les Allemands à Calais et à Dunkerque, c'est l'Angleterre dans le plus grand danger. Notre peuple comprend-

il cela ? Comment le comprendrait-il quand l'optimisme de commande officiel le tient dans l'ignorance ? Si la nation avait saisi la situation, aurait-elle admis que des forces qui auraient pu changer les affaires dans les Flandres, puissent être expédiées aux Dardanelles qui ne sont qu'un théâtre d'opérations secondaires en regard de la gigantesque bataille dont la Belgique et la côte sont le prix ? Que l'on ne trompe pas le peuple plus longtemps. L'existence de la Grande Bretagne est en jeu. La balance oscille encore, elle n'a pas encore visiblement baissé pour les Alliés. »

De même inspiration, ou à peu près, l'agence communique un article de fond du *Manchester Guardian*, « une des gazettes les plus raisonnables » de l'Angleterre : « Il y a trois mois, on a entretenu l'affirmation qu'en mai nos armées seraient en pleine offensive. Nous voici en mai, et ce mois nous trouve en Flandre, dans le même rôle de défenseurs des mêmes positions. En revanche, nous avons été entraînés dans de sanglants événements aux Dardanelles... Lorsqu'en février les premières tentatives s'exercèrent contre les détroits, bien peu furent assez naïfs pour croire que la flotte s'en tirerait à elle seule. Mais le nombre fut plus réduit encore de ceux qui supposèrent qu'une armée anglaise devait être envoyée. Nous voici maintenant précipités dans une belle aventure, en partie parce que certains états des Balkans n'ont pas voulu s'en mêler. »

Aventure partout, laisse entendre la manœuvre de presse. C'est encore le *Daily Mail* qui ne le cachera pas les jours suivants, ce que l'on fera savoir à l'Europe : « Quelques-uns parmi nous commencent à s'apercevoir que notre tâche présente et formidable n'est pas de contraindre les Allemands, mais de nous maintenir nous où nous sommes. Actuellement, l'étoile allemande monte à l'horizon, En règle générale, les communiqués du grand quartier général allemand sont véridiques.

En outre, ils sont publiés avec la plus grande ponctualité. Les attaques allemandes commencent généralement à la pointe du jour ; le soir, les communiqués sont télégraphiés à travers le monde. »

C'est sur ces entrefaites que se produit la contre-offensive du front français et que, peu après, la ligne anglaise rétablit sa liaison.

Les espérances placées dans une rupture du saillant d'Ypres ne se réaliseront pas, et la manœuvre morale devra, à cet égard, soutenir la retraite. Le 27 mai, un télégramme de Berlin, provenant « d'une source compétente », dira la bonne impression causée par la situation au front d'occident ; elle n'est pas seulement tranquillisante, elle est satisfaisante. A Ypres, le progrès est lent, mais il est sûr.

Le télégraphe peut, d'ailleurs, se dispenser d'insister davantage. D'autres événements, de première importance, accaparent l'attention ; la bataille d'Arras déploie ses perspectives et la victoire de la Galicie occidentale ses conséquences. L'Italie est entrée en guerre contre l'Autriche. Le récit des opérations d'Ypres devient accessoire. Les dérivatifs vont agir.
